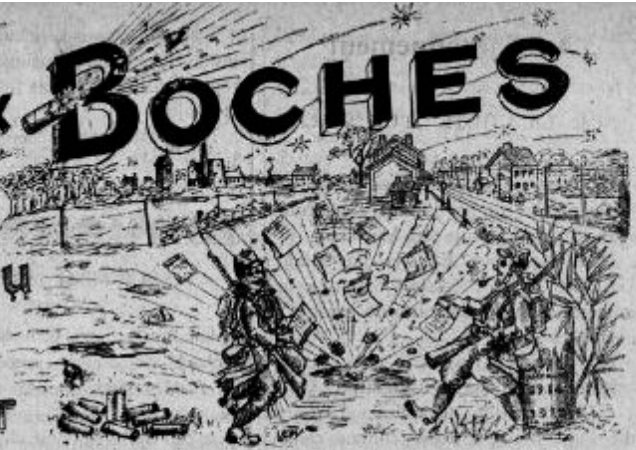


FACE AUX BOCHES

BULLETIN DESTINÉ à la destruction du CAFARD dans les BOYAUX du FRONT



N° 5 - JANVIER 1916 -

ABONNEMENTS
prix variables

Pour renseignements et abonnements
s'adresser Face aux Boches, secteur postal 78
au 76^e Rég^t Territorial, 7^e Compagnie

Prix du numéro : 5 centimes pour les militaires ; 10 centimes pour les civils

LES "MOTS" DE LA GUERRE !

POILU !

Voilà un mot qui depuis le début de la campagne a donné lieu à beaucoup de discussions. Certains l'ont prôné à l'envi, d'autres au contraire l'ont dénigré à plaisir le trouvant trivial et grossier. A l'heure actuelle il a conquis droit de cité, acquis ses titres de noblesse et la bouche la plus délicate, la plus raffinée en ses expressions ne s'offusque nullement de le prononcer non seulement sans grimace mais encore avec un sourire.

C'est qu'en effet un poilu ne représente pas un être hirsute à la barbe et aux cheveux en broussaille, aux sourcils épais retombant sur les yeux et voilant l'éclair féroce du regard. C'est un homme comme tous les autres. Si certains portent avec fierté une barbe opulente et fournie, d'autres au contraire ont le menton rasé le plus souvent possible et ne gardent comme indice de leur virilité que la moustache petite ou grosse que leur a impartie la Nature.

C'est de plus un homme courageux et fort non pas seulement de ce courage fou qui vous fait courir à l'attaque, bondir à l'assaut, tomber sur l'ennemi sans autre préoccupation, sans autre pensée, sans autre désir que d'arriver au but ; sans souci aucun des dangers qui vous entourent, de la mort que l'on frôle et même que l'on bouscule à chaque pas. C'est là un courage héroïque favorisé par l'enivrement du combat et l'ardeur de la bataille mais qui ne saurait se soutenir sans arrêt pendant des jours, des semaines et des mois. Il est une autre sorte de courage, moins brillant, moins glorieux, moins sensationnel que celui-là mais qui lui, dure depuis

le commencement et tiendra jusqu'à la fin. C'est le courage obscur du soldat dans les tranchées, immobile derrière un parapet, l'œil et l'oreille aux aguets, épiant toute la nuit la ligne ennemie, pensant parfois à sa femme, à ses enfants et se demandant s'il lui sera donné de les revoir. Ah ! ces relèves, ces corvées de travaux dans la boue, sous la pluie, par les nuits d'encre striées seulement d'instantanés en instants par les fusées éclairantes. Puis, brochant sur le tout parfois un sifflement aigu, un bourdonnement d'abeille qui vous rappelle que non seulement la marche est dure et pénible, mais encore hérissée de dangers. Non, ceux-là seuls à qui il a été donné de souffrir ainsi peuvent apprécier la force de caractère qu'il faut pour y résister, l'endurance qu'il est nécessaire de montrer pour ne pas se laisser aller au découragement ; les autres peuvent en avoir lu ou entendu des récits, ils ne se feront jamais une idée réelle et exacte de ce que peut être ce qu'on appelle une relève ou une faction derrière un parapet.

On a discuté à perte de vue sur les récompenses ; on a proposé des rubans, des décorations, des médailles destinés à orner la poitrine des braves. Or on ne peut décorer tout le monde sous peine de déprécier le mérite, mais il est une chose que l'on peut faire : c'est que tout soldat qui aura affronté réellement les dangers des tranchées, qui se sera trouvé en première ligne sous le feu des mitrailleuses et des bombes, puisse épinglez sur sa poitrine une barrette portant ce seul mot *Poilu*. Ce sera pour lui et devant tous un brevet d'énergie, d'abnégation et de courage dont il se montrera très justement fier.

J. B.

CHOSSES VUES

Police des routes

CARREFOUR DES ROUTES C... P... R...
Dialogue authentique.

Le Chef gendarme Belge. — Savez-vous, les gendarmes français ne font pas fort bien leur service !

Le gendarme Français. — ... ? ... ! ...

Le Chef gendarme Belge. — Savez-vous, le gendarme français F..., est entré une fois à l'estaminet et a accepté donc un verre d'alcool, alors que, sais-tu, ça est fort défendu par les ordonnances.

Le gendarme Français. — ... ? ... ! ...

Le Chef gendarme Belge. — Ca, voyez-vous, ça est quelque chose pas bien. Dans le service, le gendarme ne sait pas boire à l'estaminet, quand ça est défendu et quand il peut être vu.

Le gendarme Français. — ... ? ... ! ...

Le Chef gendarme Belge. — Ca, ça est quelque chose de fort grave, sais-tu, dans le service...

Le gendarme Français (inquiet). — Mais tu ne vas pas me signaler ? ...

Le Chef gendarme Belge (impassible). — Ah ! pour cela, non, sais-tu ! ... ! Ca n'est pas dans ma température ! ...

A ce moment apparaît le terrible lieutenant A... Il s'adresse au gendarme F... sur un ton paternel.

Le Lieutenant A... Gendarme, ne bavardez pas toujours ainsi avec ce gendarme Belge : c'est un ivrogne qui pourrait vous entraîner dans ses désordres.

Le Lieutenant s'éloigne, et les deux gendarmes entrent ensemble à l'estaminet.

(Rideau.)

Au Cantonnement

SUR LA CHUTE D'UN CORPS

Floc !!!

Une gerbe d'eau bourbeuse jaillit, violemment chassée par l'immersion brutale d'un corps sans doute très lourd.

D'où venait-il ? Était-ce un bolide ? Un obus avait-il éclaté ? Était-ce une immense branche détachée du tronc d'un chêne géant ?

Non, évidemment, car alors la dite branche aurait surnagé aussitôt.

Qu'était-ce alors ? Cruelle énigme aurait dit Paul Bourget, mais, comme celui-ci n'était pas présent disons-le pour lui.

Cinq paires d'yeux se braquèrent vers la mare, à l'endroit où le jet d'eau s'était produit.... Plus rien qu'un léger bouillonnement, puis l'apparition de quelques globules, indiquant d'une manière évidente qu'un animal, bœuf, taureau, ou cheval stationnait dans l'humide élément.

Sans perdre un instant, chacun se précipita pour porter secours à la pauvre bête.

La stupéfaction fut à son comble, lorsqu'on aperçut un être humain à peine reconnaissable, une tête émergea avec peine. Quelques mouvements de hoquet indiquèrent à n'en pas douter que cette tête avait bu ce qu'on appelle vulgairement une « goutte carabinée ». Les épaules sortirent puis le reste du corps comprenant

Un képi.

Une capote.

Un pantalon.

Une paire de guêtres.

le tout recouvert d'une couche de vase suffisante.

Pendant la durée de cette immersion, des appels téléphoniques aussi impérieux que réitérés retentirent à proximité. On demandait à grands cris le chef du service des téléphones.

Point de réponse. Il avait disparu, et, mettant à profit quelques instants de repos avait simplement tenté de taquiner le goujon.

Ne serait-il pas le héros de cette histoire ?

L. D.

PENDANT NOTRE DERNIER REPOS

Un fourrier, un bien aimable fourrier s'étant vu dresser procès-verbal, pour avoir très innocemment transporté une bouteille de Quinquina Dubonnet (avec menace de poursuites correctionnelles S. V. P.), nous profitons de la publicité de *Face aux Boches* pour informer tous les vrais poilus, que la consommation des vins de liqueur ne doit sans doute être réservée qu'aux militaires de l'arrière.

Souhaitons à nos ravitailleurs de ne pas se faire prendre par les gendarmes, lorsqu'ils nous transporteront aux tranchées notre petite ration d'alcool !!!

Notre confrère *l'Echo des Tranchées* publie une très spirituelle note par laquelle il se plaint amèrement de la rareté des femmes jeunes au front, et de l'extrême abondance des représentants du beau sexe, ayant dépassé la quarantaine, parfois la cinquantaine, souvent la soixantaine.

Nous nous associons entièrement à ses plaintes, étant nous mêmes victimes dans notre secteur, d'une semblable injustice.

Nous exposerons, dans notre prochain numéro, l'article en question; il rencontrera, nous en sommes certains, une marque d'estime de la part de nos camarades.

Nous élaborons en ce moment un projet qui pourrait probablement nous faire obtenir gain de cause.

DIALOGUE ENTRE POILUS

Quoi c'est-y que t'aimes mieux toi ? la boue dure ou la boue molle.

— Tu demandes ça ? eh bien, j'aime encore mieux la boue...

Stiffaille.

AUX TRANCHÉES

Le mauvais temps, qui a sévi quelques jours et nous a empêché de sortir pendant notre repos, a permis à votre serviteur de se livrer à de patientes et laborieuses études, pour l'amélioration du sort de nos poilus, pendant les bombardements.

Nul d'entre nous n'ignore quelles difficultés, quasi-insurmontables, rencontre le service de santé pendant les assauts, ou les mouvements en avant. Les postes de secours sont parfois éloignés, ils se déplacent suivant les circonstances et le terrain (cliché consacré) en outre les voitures d'ambulance plus en arrière encore, rendent le transport des blessés très difficile, quelle que soit la méthode et la célérité apportées par le corps médical.

Nous pensons avoir trouvé un système inconnu à ce jour, dont l'application sera saluée par des hourras frénétiques, nous en sommes certain d'avance.

Ne laissons pas davantage la patience de nos amis lecteurs et entrons rapidement dans le sujet.

Tous les combattants connaissant les *vagues d'assaut*. Notre désir est de les utiliser à deux fins.

Délaissant les modestes ambulances nous amenons un navire au moment où ces vagues déferlent, celui-ci flottant sur les vagues emportera mollement les blessés et leur évitera ainsi bien des souffrances.

FEUILLEES LITTÉRAIRES

Plaignons le triste sort de ce libère étourdi
Qui sautait, gambadait quand arrivait midi.
Insouciant, passant dans les nombreux dogales
De notre plat secteur, si dédaignait les balles.
Était celles-ci en face, à gauche, à droite.
En un mot résumons : la bête était adroite.
Elle était magnifique autant que rondelette
(Disait maint connaisseur) des pieds jusqu'à la tête.
Pourquoi a-t-il fallu que le cruel destin
La fit quitter ces lieux récemment, un matin.
Pauvre libère éperdu, qui jonglons un boyau,

Pourquoi l'as-tu lancé vers ce gros crapouilland ?
On dit que tu courais pers lui à perdre haleine
Alors que près de toi se présentait la pâline.
Bref, le pauvre animal fut durement touché ;
On l'aperçut de loin, entièrement couché.
Un dragueu accourut qui, élevant la paupière,
Le fit rapidement transporter à l'arrière.
Il passa tout d'abord auprès du Commandant
Qui le fit envoyer au chef du Régiment.
Le libère, ballotté et mal pansé sans doute,
Souffrant de plus en plus se trouva mal en route.
On arriva enfin, au prix de tant de mal,
Le Major, avec soin auscultant l'animal :
« C'est grave, et rien à faire, oh ! absolument rien.
Seul un cachet d'opium le soulagera bien. »

Il ne put l'absorber : un long spasme, un effort,
Les yeux déjà éteints préluèrent la mort.
Fallait-il l'entermer ? C'était très regrettable.
Non ! dit le Colonel, servez-le à ma table.
Or, dès le lendemain, un fumet délicieux,
En ondes odorantes montait vers les cieux.
Je ne fus pas témoin de cette triste histoire,
On la dit véridique, et il faut donc y croire !
Mais, ce qu'on retrouve dans les pauvres boyaux
Du libère qui fut tué par un gros crapouilland
Me laisse tout rêveur, et je dirai, sceptique,
Car un simple examen superficiel indique
Que l'engin destructeur qui souvent nous agace
Avait été chargé avec du plomb... de chasse !
L. D.

Tableau d'honneur du Régiment

MÉDAILLE MILITAIRE

Ordre du G. Q. G. n° 2.200 D. du 21 octobre 1915. Nominations du 13 décembre 1915.

MM. Mongodin (Jean-Marie), caporal, Pincet (Joseph-Léon), soldat, 4^e compagnie.

RELEVÉ DES CITATIONS ORDRE DU RÉGIMENT

19 décembre 1915.

M. Vivien (Prosper), soldat, 5^e compagnie.

18 décembre 1915, Ordre de la Brigade n° 41.

MM. Juin (Victor), sergent bombardier; Colas (Louis), caporal bombardier; Davenel (Julien), caporal bombardier; Hellen (Louis), caporal bombardier; Orhan (Amand), soldat bombardier; Guenisset (François), soldat bombardier.

L'ESPRIT DE VINGT

La nuit dont l'usage soit permis dans les boyaux du front

Sur le chemin, par l'Etoile conduits
Les Mages, à pas lents touchaient au port.
L'un deux fit signe, et dit : chut ! pas de
(bruit.
Car le Messie est là. *Le Messie dort !*

Le régiment peut s'enorgueillir.

Il possède décidément un inventeur extraordinaire. Le poilu dont nous avons entretenu nos lecteurs au sujet des deux crochets métalliques, voir les nos 1 et 3 de *Face aux Boches*, nous présente cette fois

un levier très pratique, pour soulever toutes les questions qui n'ont pu l'être à ce jour.

Un individu, lorsqu'il a la queue de bois, et qu'il s'allume risque d'avoir la tête en feu à bref délai.

UN LEGS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le capitaine X, récemment décédé, a légué par testament à la Société (à fonder) des anciens du 76^e Territorial, la collection complète des notes, rapports et renseignements copiés jour par jour, depuis le début de la campagne. Cela représente environ 25 gros cahiers de 200 pages chacun bourrés de documents plus ou moins utiles ou intéressants, qui permettront aux historiens futurs de décrire la grande guerre à laquelle nous participons en ce moment et cela jusque dans ses plus infimes détails, ceux-ci étant prévus jour par jour avec une minutie des plus remarquables.

Petite fantaisie..... sur le chef de musique

C'est un gaillard gros d'importance ah ! les gros ! Il fait marcher ses élèves à la baguette. Collectionne les morceaux en la mineur, ce qui sans doute veut dire qu'il se souvient du Forgeron.

Ce virtuose possède une collection de marches, si importante, qu'on pourrait

faire un escalier avec celles-ci, un escalier à grande portée, naturellement.

Il choisit ses élèves parmi les plus laids ; il les place par groupe de trois. Ce sont, dit-il, des trios laids. Il ne mange que du pain folha, mais agrémenté souvent par des claires de soles, dont il est friand. Même, il paraît que pour se les procurer, il ne recule devant aucune infamie. Au fond, pas méchant pour un sou, ce qui incite ses musiciens à la do ré.

On suppose qu'il est en très bons termes avec une grosse femme, à qui il demande souvent avis, car on lui entend dire fréquemment allons, la grosse, qu'est-ce ?

Mais (et ceci est regrettable), ce chef ne tient pas compte des instructions ministérielles interdisant le piston.

A certaine époque de l'année ne fait jouer ses morceaux, que d'après une mesure uniforme. C'est croyons-nous pendant les quatre temps.

Il a failli, récemment, se noyer dans une si terna. Il en est sorti les rês fa ré.

Letendre, chef de musique porte un nom trompeur.

Ne l'a-t-on pas entendu dire brusquement à un instrumentiste peu en accord avec les sons émis par d'autres musiciens ton mi nuit, crélin !

Letendre (Amand), ouï, Madame, c'est son prénom, entonne le soir, avant de se coucher une douce berceuse et charme, son entourage à tel point qu'on a vu une accorte fermière, le contempler, les yeux mi-clos en murmurant amoroso, do do, do do, piano, pianissimo, quelques soupirs et puis, et puis..... ut.

L. D.

L'Enfant de la Sœur

Roman semi-tragique

par

ZIM-BOUN ET JEAN BIERENDRA

II

ABANDONNÉE !

Avant de pousser mes lecteurs dans le domaine de l'angoisse, dans les forêts sombres de la tragédie, je les préviens qu'ils trouveront pour sécher leurs larmes, un stock important de papier buvard d'excellente qualité, chez l'aimable petite papetière aux yeux doux, à H..., non loin de l'hôtel de ville...

(Réductions sensibles aux officiers et sous-officiers, capotaux et soldats du 76^e).

Elle avait été séduite. Lâchement, salement, même. Où ? Quand ? Comment ? Elle seule, le savait, son séducteur aussi, sans doute. Pauvre fille ; pauvre vieille fille devrions-nous dire, car elle avait dépassé de 2 automnes les 40 printemps qu'elle portait allègrement, ainsi que son petit enfant.

Elle vivait seule, dans une mansarde, où se trouvaient pour tout ameublement un lit cintré, une table de multiplication, un arbre, et le portrait de l'Empereur..... de Russie.

L'enfant pleurait et les oiseaux chantaient.

Quel triste contraste ! Et combien plus triste encore eût été le dit contraste, si l'enfant avait chanté, et si les oiseaux avaient pleuré !!!

Quant à la vieille-fille-mère, elle ne disait rien, d'abord parce qu'elle était isolée dans sa chambre ; ensuite parce que le petit être n'aurait pas compris le sens de ses paroles.

A ce propos, ouvrons une parenthèse pour manifester notre étonnement relatif au bavardage intense des mères, lorsqu'elles tiennent leur enfant dans leurs bras.

Un loupiot de deux jours peut-il comprendre leur langage ? peut-il répondre aux flagorneries suivantes : « Dites bonzou à sa mère ; mon beau petit amour etc... »

Et remarquez, aimables lecteurs, et rares lectrices qu'à cet âge, l'enfant le plus beau est radicalement « moche ». Ce n'est pas sa faute, ni celle de la maman, soit, mais le fait est là, précis, et il est du premier de nos devoirs d'essayer de remédier à cet état de choses tout à fait regrettable (non pas de le rendre joli, mais de ne pas le flatter dès le premier ou le second jour de sa vie. Déjà, nos filles sont assez coquettes de bonne heure.) Ceci exposé, fermons rapidement la parenthèse et voyons la suite.

(A suivre.)

devant les Permissionnaires

L'impression faite par les permissionnaires du front a été en tous points excellente, a laissé à l'arrière un souvenir des plus réconfortants.

M. M..., d'une des plus importantes maisons de soieries de la capitale, nous adresse ses impressions d'un civil empreintes d'une telle franchise et d'un si bon esprit que nous ne pouvons résister au désir de les publier.

M

En possession de votre aimable envoi de votre publication humoristique : *Face aux Boches*, j'y ai lu avec grand plaisir l'article intitulé : « Les Permissionnaires. »

L'auteur, dans un style tout empreint de franche bonhomie, y a traduit, avec beaucoup de finesse, les multiples impressions qui assaillent le poilu auquel échoit la permission tant désirée.

Ces impressions et la sérénité du permissionnaire, sans nous étonner, ont cependant apporté au civil un sérieux réconfort.

En lisant les récits nombreux de leurs dures campagnes nous avons pu craindre que nos poilus ne soient quelque peu fatigués, ce qui d'ailleurs eût été très naturel.

Dans ces conditions, le contact qu'ils allaient soudain reprendre avec la vie familiale et tout ce qu'elle comporte de délices intimes, pouvait certes leur rendre le départ un peu cruel.

Aussi est-ce avec grande joie que nous nous aperçûmes que nous nous étions lourdement trompés, votre allure était si crâne qu'elle nous en imposa tout de suite.

Nous, qui nous apprêtions déjà, comme des frères aînés, à vous réconforter par des paroles d'amitié attendrie, nous nous sommes sentis bien petits devant votre superbe attitude et devant ce bel héroïsme dont nous sommes si fiers.

Les discours avec lesquels nous comptions, bien vous ranimer se sont arrêtés sur nos lèvres et nous sommes restés muets d'admiration.

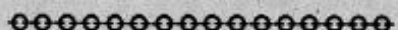
C'est bien vous, chers défenseurs, qui avez apporté, sous vos uniformes déteints mais si glorieux, cette confiance qui, peut-être, n'était pas assez solide chez quelques civils. C'est vous qui avez ranimé le courage chez certains, peu nombreux heureusement, qui avaient besoin de se ressaisir. Là, vous avez été vraiment, comme le dit si bien le rédacteur de *Face aux Boches*, les commis-voyageurs, des placiers en bravoure.

Votre départ pour le front, après six beaux jours passés au milieu des vôtres, fut aussi magnifique que votre arrivée et si vous n'aviez plus l'enthousiasme exubérant du début de la campagne, on pouvait lire sur vos visages hâlés la volonté farouche de chasser à jamais nos barbares ennemis.

Car vous les chasserez et, si longtemps que la guerre puisse encore durer, nous sentons bien que vous aurez toujours cette mâle énergie, cette fière endurance qui vous font sublimes et que nous admirons avec un respect infini.

Comptez aussi sur nous, les gens de l'arrière, nous saurons également faire notre devoir.

Un vieux civil.



PETIT DICTIONNAIRE

de Face aux Boches.

Caillebotis : *claire de sol.*Colle forte : *la maîtresse des colles.*Five O' Clock : *gala-thé.*Pétard : *tête à nocé.*Masque (exercice du) : *supplée des temps lides.*Orée : *front des couverts.*Maçon : *valet d'auge.*Pâturage : *pré fixe.*Serrurier : *clôt-portes.*

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois un régiment. Celui-ci se rassemblait après chaque relève, dans une prairie. Et ce en son honneur, car cette prise d'armes en pareille circonstance, était occasionnée par la remise d'un certain nombre de croix de guerre.

Ce régiment possédait une « clique », nom baroque, et peu de circonstance, cette clique étant composée exclusivement de braves gens. Leur ardeur à souffler et à raboter est, du reste proverbiale.

Un matin d'octobre, au cours d'une des cérémonies précitées et contrairement à ses habitudes, le chef de cette musique pensait sans doute à quelque blondinette régionale (à moins qu'il n'eut voulu en terminer plus rapidement). Toujours est-il

que la sonnerie « garde à vous » resta dans les embouchures.

Par contre un *ouvrez le ban* bien qu'exécuté avec une maestria incomparable, retentit... par anticipation.

— « Que faites vous-là — *Au temps!* », s'écria le colonel courroucé.

Un frisson secoua les baïonnettes au canon.

Certains hommes, braves pourtant en temps ordinaire, perdirent leur contenance, et leur assurance, à tel point que l'un d'eux se présenta froidement pour se faire décorer, sans y être invité autrement que par une similitude euphonique de patronyme.

« *Au temps!* » pour toi lui crièrent ses camarades. Le poilu rentra dans le rang.

Mais, la colère du colonel s'apaisa complètement, un sourire imperceptible passa sur ses lèvres, lorsque, au moment de faire partir le régiment, il dû, à son tour, ayant omis un mouvement préparatoire, prononcer la formule déjà deux fois entendue :

— « *Au temps!*... pour moi. »

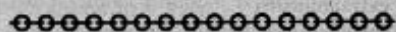
MORALITÉ

Au temps pour la clique.

Au temps pour le médaillé.

Au temps pour moi.

Au temps pour tout le monde!!!



GRANDS MAGASINS DE

LA DÉESSE

Succursales sur tous les fronts

Choix considérable de denrées de toute nature : anchois, choucroute, légumes, huile, vinaigre, chocolat, dattes fermes et molles etc., etc.

Prix peu modérés.

Les grands magasins de la *Déesse* dont la renommée est bien connue aux armées rappellent que leurs conditions de vente sont à la portée de tous.

Les marchandises sont délivrées sans frais mais à titre

Obligatoire et remboursable.

Le Gérant : LOUIS DROUET.

70^e régiment territorial.

Imp. de la Bourse de Commerce (G. BONGAC)
25, Rue Jean-Jacques-Rousseau, 35. — PARIS